

À Kumanovo le projet du Centre Culturel était de créer deux classes bilingues, une macédonienne et une albanaise, avec le but lointain de les réunir au niveau de la troisième année de lycée (en Macédoine le lycée compte 4 années et non 3 comme en France) après deux ans de travail séparé.

Après quelques semaines dans la ville, j'ai proposé au Centre de ne faire qu'une classe bilingue, mais de la faire mixte directement, car il me paraissait bien improbable vu la haine cordiale qui lie ces deux communautés qu'après deux ans de travail séparé ils acceptent de se mélanger. De même, il fallait insister sur le fait que nous n'étions pas en mesure d'avoir deux classes bilingues, du fait du problème humain et matériel, ce qui était de plus la vérité, car personne réellement au début, ne tenait à cette classe mixte, et tout le monde préférait des classes séparées. Pour me faire adhérer à leurs vues, les professeurs des deux communautés et tout le monde me promettait bien du courage et pensait que cette classe ne fonctionnerait pas.

L&L : Comment l'ouverture de cette classe a-t-elle été perçue par les habitants des communautés macédoniennes et albanaises de Kumanovo ?

M. B. : Je dois dire que j'ai toujours fait très attention à me placer à l'« orée du bois » entre les deux communautés afin de tenter de réussir le travail qui m'avait été confié, monter la seule classe en Macédoine où des élèves des deux communautés les plus en conflit, devaient travailler ensemble. J'ai eu un an pour trouver à mes différents interlocuteurs, directeurs d'école (lycée et collège où j'allais présenter le projet pour l'inscription d'élèves), professeurs du projet et professeurs hors du projet, ainsi que toutes les personnes que j'ai pu rencontrer, que je ne me plaçais pas dans une logique communautaire, mais que cette classe fonctionnerait avec tous les élèves du lycée « Goce Delcev », école dans laquelle étudiaient de manière séparée, des Macédoniens et des Albanais. J'ai dans ce cadre été le cristallisateur de toutes les peurs des populations. À mon arrivée, le Centre Culturel Français avait, pour m'épauler dans ma prise de contact avec ce nouvel environnement investie une personne de co-responsable de la classe bilingue. Il s'est avéré que cette personne sabotait consciemment ou inconsciemment toutes possibilités de travail avec la communauté albanaise, par un état d'esprit autoritaire et exclusif. Les professeurs albans sont donc retirés du projet et m'ont

donné comme explication que de tout temps la France avait de bonnes relations avec les Serbes et les Slaves en général et que cela prouvait que ce projet n'était pas pour eux. J'ai donc du à ce moment-là, aller « à la pêche » aux professeurs albans afin de sauver ce projet. Les professeurs macédoniens quand à eux, au début, me voyaient plutôt d'un bon œil, mais ma volonté réaffirmée de travailler avec tous et sans discriminations d'aucune sorte à commencer à troubler leur relative confiance. Assez rapidement, j'ai senti une méfiance de leur part, puis un désintérêt du projet et ensuite une sorte d'indifférence affichée. Par exemple certains professeurs que je salue respectueusement depuis maintenant deux ans et demi, affichent encore cette volonté de ne pas me répondre et de passer à côté de moi comme si je n'existais pas.

Au niveau des habitants, je dois dire que l'impression que j'ai eu est que les parents des élèves étaient sceptiques sur la mixité, mais en même temps conscient de l'intérêt pour leurs enfants à apprendre une langue étrangère avec un natif et à rentrer dans un projet qui promet à leurs enfants de pouvoir s'inscrire dans une faculté française à l'égal d'un élève français.

« Un élève, même si il est étrange pour lui de se retrouver avec des élèves de la communauté voisine qu'il déteste, ne va pas forcément faire un rejet et semble curieux de voir ce qui va se passer. »

L&L : De quelles façons les élèves ont-ils été « inscrits » dans la classe ? Était-ce leur choix, celui des parents... ? Avez-vous eu beaucoup de demandes ?

M. B. : Afin de faire connaître ce projet, j'ai au cours de ma première année sur Kumanovo, fait le tour des collèges et expliqué aux directeurs des établissements le projet, rencontrer le maximum de professeurs de français afin qu'ils soient mes relais dans les différentes écoles et diffuser, par le biais des télévisions locales, des clips de publicité.

Il est toujours très difficile de savoir qui décide, mais quand je me souviens des inscriptions et des premiers cours de la classe bilingue de la première génération, je peux assurer qu'aucun élève ne semble être venu dans la classe bilingue contre son gré.

En général et le reste de cette interview le prouvera, je trouve ici en Macédoine les élèves beaucoup moins bloqués que leurs parents dans leur mode de fonctionnement cérébral. Un élève, même si il est étrange pour lui de se

retrouver avec des élèves de la communauté voisine qu'il déteste, ne va pas forcément faire un rejet et semble curieux de voir ce qui va se passer. Les adultes, au premier lieu desquels les professeurs sont eux complètement bloqués et diffusent même par leur manière d'être un rejet de l'autre palpable, qui forcément contribue auprès des enfants dont ils ont en charge l'éducation, à développer encore s'il en était besoin, la méfiance et la haine entre ces deux communautés.

L&L : Vous travaillez avec les élèves de votre classe la mise en scène de « Ubu roi » d'Alfred Jarry. Pourquoi Ubu ? Qu'est-ce qui a motivé le choix du spectacle ?

M. B. : Le choix est totalement subjectif et c'est le mien. J'ai cherché des pièces de théâtre en français, qu'elles soient écrites ou non par un français, afin de faire créer à un petit groupe d'élèves motivés quelque chose entre eux.

Ma connaissance théâtrale est très légère, mais il m'a semblé très difficile de trouver des pièces pouvant parler de thèmes les plus profonds soient-ils mais avec un comique enracinée dans la pièce, un ridicule permettant à des élèves non-natifs de pouvoir s'amuser avec la langue française.

C'est un point de vue très personnel mais dans ma conception, le théâtre est un jeu, et le jeu est par définition vivant. Il doit donc y avoir du tragique, mais une bonne part de comique et une relative ouverture du texte afin de donner aux élèves un espace d'improvisation. Le ridicule est aussi de ce point de vue un ressort du théâtre très intéressant.

Bref, Ubu est à cet effet une pièce très bien construite, car elle offre une liberté totale au jeu, elle permet aussi une souplesse au niveau du langage incroyable. J'ai d'ailleurs eu cette année beaucoup de mal à trouver des pièces qui me satisfont autant. (Si vous connaissez des œuvres, n'hésitez pas, ce sera votre contribution...)

L&L : Comment la culture française est-elle perçue en Macédoine ? Est-elle un écho important ?

M. B. : La culture française revêt un aspect vieillot en Macédoine (Gilbert Bécaud, Joe Dassin, Mireille Mathieu...), et même si cette image commence à évoluer (Taxi, Astérix et Obélix, Zazie...) elle reste loin de représenter le « dynamisme » d'une culture anglo-saxonne ou américaine omniprésente.

La France représente LE pays de la culture, ce qui n'est en fait pas une si bonne chose que ça. Car nous représen-

